

XYZ. La revue de la nouvelle



Rien à filmer

Pierre Karch

Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (1998). Rien à filmer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 31–32.

Rien à filmer

Pierre Karch

La gare Union est un excellent exemple de style « kolossal », comme on dit à Metz. Elle aurait plu à Hitler, qui en aurait admiré les dimensions d'abord, mais aussi les colonnes massives, la façade austère, l'immense salle des pas perdus avec son plafond haut à caissons. C'est un lieu de prédilection pour les cinéastes américains. On y a filmé, entre autres, la scène finale de *Silver Streak*, celle où, les freins faisant défaut, le train rapide enfonce le mur pour s'immobiliser au-dessus du vide. Scène inoubliable dans le genre des fausses catastrophes. Toronto est un haut lieu de fausses catastrophes. Les drames s'y jouent dans des théâtres climatisés l'été et chauffés l'hiver. Le reste est sans importance. La rue, ce n'est pas du théâtre : il n'y a pas de bancs. Alors on ne s'y arrête pas pour regarder, pour applaudir. À chacun son travelling.

François quittera son appartement à l'angle des rues Jarvis et Carlton, à 6 h 20, ce qui lui donnera deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour se rendre à la gare à pied. Depuis qu'il a raté un train parce qu'il avait pris le métro qui était tombé en panne entre deux stations, il ne se fie plus aux transports en commun. L'air frais, ce samedi 28 octobre, lui fera du bien, le réveillera tout à fait en donnant à ses joues des couleurs d'automne qu'il perdra en cours de route, la saison étant brève. Il n'y aura pas de putains au coin de la rue, le long du mur aveugle mais éclairé de l'hôtel *Primrose*. Le parc sera vide. Devant la porte des boutiques les moins accueillantes de la rue Yonge, il découvrira, dans la pénombre, la silhouette de clochards sous un édredon ou quelque chose d'imprécis, servant de couverture. Plus loin, à l'ombre des tours de la Toronto Dominion Bank et de celle de

la Banque de Montréal qui leur fait face, un homme sera couché sur la grille d'une bouche d'air fumante. Des femmes assises tendront la main, déjà, la faim, la soif ne dormant pas toujours la nuit.

François se lèvera à 5 h 30. Il aura mal partout. Au dos, bien sûr, mais aussi aux genoux, aux chevilles, aux coudes, aux poignets, aux doigts. À cinquante-quatre ans, il n'a pas pu éviter l'arthrite qui l'a rattrapé. Il se rasera, se lavera le visage à l'eau très chaude pour se donner l'impression que c'est bon d'être debout même quand on a encore sommeil.

Comme il n'a avalé que quelques bouchées la veille au soir, il aura faim et prendra un petit déjeuner, même s'il n'a pas l'habitude de manger si tôt. Un café, des céréales, une banane. Il fera son lit, empoignera son sac et fermera la porte derrière lui, sans faire de bruit, même en tournant la clef dans la serrure.



À 3 h 27, il y a une panne d'électricité qui dure tout juste quelques secondes, assez longtemps tout de même pour frapper d'amnésie le réveille-matin, qui repart à zéro, sans crier gare, comme si François ne l'avait pas réglé la veille. Ce n'est pas la catastrophe. Il n'y a rien à filmer.